

Le sujet derrière la muraille

Rainier Lanselle

Le sujet derrière la muraille

À propos de la question des deux langues
dans la tradition chinoise

érès
éditions

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-02367-4
Première édition © Éditions érès 2004
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Introduction. La figure de la maison en péril dans la mise en scène de la parole | 7 |
| Deux récits types | 13 |
| « Rempart » du stéréotype vs/ « mur écroulé » du sujet qui se dit | 21 |
| Se dire par sa propre bouche Perte de maîtrise, perte de face | 37 |
| Prises de parole Se mettre au centre de la scène (de théâtre) | 45 |
| Le sujet pris dans l'entre-deux des deux langages Le problème de l'appropriation interdite | 53 |
| Le double avantage du régime de la langue classique (graphique) | 64 |
| Le double avantage (...) – a. Se masquer soi-même | 67 |
| Le double avantage (...) – b. « Être parlé » par d'autres | 73 |
| Réparer la misère du sujet La restitution biographique avantageuse comme effet de la position passive..... | 84 |
| Répondre par la ruse à un extérieur hostile | 92 |
| Parole d'autorité et « version officielle » de la vérité du sujet Dans la sécurité de la muraille | 97 |
| Conclusion : vivre sans la muraille ?... .. | 105 |
| Références bibliographiques | 112 |
| Références iconographiques | 117 |

Introduction

La figure de la maison en péril dans la mise en scène de la parole

L'observateur de la littérature chinoise de récit pourrait passer facilement à côté d'une figure à la fois trop présente et par nature trop discrète pour y être d'emblée repérée en tant qu'entité propre : celle de la maison. Au vrai, cette figure est bien, s'il en est, l'une des moins remarquables qui soient, la maison dont je parle n'étant pas une demeure sortant particulièrement de l'ordinaire, mais la simple résidence du ou des personnages de ces récits. On sera cependant obligé de s'apercevoir que, dans ces derniers, c'est bien la maison qui se trouve être la clé invisible, ou implicite, de l'histoire : sans elle, il n'y aurait pas d'histoire. Invariablement, il y arrive des événements qui trouvent une traduction concernant, à un titre ou à un autre, la maison, ou induisent tel ou

tel rapport du ou des personnages à celle-ci. Ainsi de thèmes où la maison est pénétrée par un étranger, qu'on l'y ait ou non invité ; où elle est assiégée ; où on la perd, ou la quitte ; où l'on y revient, où on s'y trouve ou non, au sens le plus fort, « chez soi » ; où l'on s'y représente en danger, ou au contraire en sécurité. J'ajouterai que c'est dans les récits en langue vulgaire (romans, contes, pièces de théâtre) que la prégnance de cette figure prend toute son ampleur : c'est par la langue vulgaire qu'il lui est donné toute sa place, c'est dans cette langue que la maison est amenée à jouer un plein rôle dans la mise en évidence de la situation propre du sujet, à travers la possibilité que permet cette langue de *donner lieu* à des événements qui affectent de façon particulièrement palpable les relations du sujet avec son environnement. On pourra me répliquer qu'un tel constat est trivial, et qu'il est naturel que dans des récits de type romanesque, qui par nature ont quelque chose de bourgeois, ou de façon générale de plus redevables que d'autres à l'évocation de la vie quotidienne, l'on voie évoquer avec une insistance plus marquée qu'ailleurs la maison qui sert de cadre aux personnages – après tout, la simple description, dans ce genre de récits, a toutes

ses aises pour s'étaler. Il ne devrait pas exister, pour l'observateur critique, de tautologie de cet ordre, ne serait-ce que parce que moins qu'ailleurs ces réalités, dans la tradition chinoise, ne vont de soi. Nous n'oublions pas que la situation linguistique prévalant à tout le moins dans la Chine classique, c'est-à-dire au cours du dernier millénaire, n'est semblable à aucune autre au monde en ce que ce sont bien deux registres, naturellement liés entre eux – c'est même là qu'est tout l'intérêt de la chose –, mais néanmoins très différents dans leur aspect, les contraintes qu'ils imposent et les possibilités qu'ils offrent, qui sont à la disposition de celui qui veut écrire : la langue écrite (que Léon Vandermeersch a cru devoir aller jusqu'à appeler, avec des arguments de valeur, « langue graphique ¹ »), et celle qui consiste en une imitation délibérée (par ré-usage, naturellement, des mêmes caractères de l'écriture idéographique qui, eux, ne changent pas) de l'oralité. À ce titre, on doit à tout moment garder en mémoire que lorsqu'ils écrivaient, les auteurs de littérature de récit avaient toute licence de faire le choix de l'une ou l'autre de ces deux langues. Mais aussi que le développement, depuis l'époque des Tang et Song (VII^e-XIII^e siècle), d'une littérature de conte, de

roman, de théâtre, s'accompagne en Chine d'un phénomène remarquable à tous égards : le développement d'une seconde langue écrite, qui n'avait pas de précédent dans cette culture, et qui a trouvé une destination avant tout dans ces genres : une langue faite pour enregistrer, non plus le code écrit, mais la langue naturelle elle-même. Non que le récit en langue classique ait été délaissé – il a même connu des époques de renouveau remarquable ; mais c'est bien du côté de la langue vulgaire qu'ont massivement versé les genres narratifs. Or c'est ce choix de la langue – celui d'une imitation délibérée de l'oralité – qui compte dans l'exposé qui va suivre. Il ne nous occupera que pour autant que nous ne perdrons pas de vue ce clivage très particulier de la réalité scripturaire dans la Chine classique, à propos duquel nous nous devons de formuler une nouvelle remarque, qui aura l'allure d'une précaution : il va de soi que l'écriture de l'oralité, quelque étonnamment rapidement qu'elle ait été maîtrisée, ce que nous savons par les nombreux chefs-d'œuvre qu'elle a laissés, n'était pas sortie de la gangue de l'écriture graphique, qui l'avait précédée et poursuivait dans le même temps sa vie propre comme langue de référence de la culture lettrée, sans

en conserver une profonde déteinte. L'ombre de la langue écrite, cette langue que nous appelons communément le chinois classique, y reste toujours présente, et l'esprit qui l'accompagne ne cesse d'exercer une attraction à la faveur de laquelle nous dirons qu'il contribue précisément à révéler les motivations et les ambivalences de cet autre mode, celui de l'oralité. Nous devons mettre également de côté cet aspect, évident, que tout système qui prétend transcrire sous forme écrite la langue naturelle transforme toujours celle-ci, et ne saurait, en Chine pas plus qu'ailleurs, en constituer un calque exact. Il n'en reste pas moins que le clivage entre langue graphique et langue orale est, dans la Chine classique, plus foncièrement marqué que dans n'importe quelle autre tradition culturelle au monde dotée d'une forte prégnance de la chose écrite. Et que nous devons faire le constat qu'avec l'usage de la langue vulgaire, c'est bien une évolution considérable, une révolution, qui a eu lieu : celle qui fait que l'on est passé en quelque sorte de l'empire des mots à celui de la langue. Or il est intéressant de constater comment la thématique de la maison, que j'évoquais en commençant, se retrouve selon des modalités bien particulières dans des

récits couchés en langue vulgaire. Parce que la maison y apparaît comme un produit de ce dernier médium, en d'autres termes qu'*elle est une émanation du langage*, et que nous avons toutes raisons par ailleurs de la tenir pour une représentation du moi, nous devons nous attendre à devoir la considérer comme une figure indirectement révélatrice de questions qui sont liées au sujet, comme sujet du désir.

Note

1. Léon Vandermeersch, « La langue graphique chinoise », in *Études sinologiques*, 1994, p. 235-275. Sur la question de l'écriture, voir également L. Vandermeersch, *Wangdao ou la Voie Royale*, vol. 2, 1980, chap. XXVI, « Des idéogrammes magiques au discours littéraire », p. 473-497.

NB : Pour les références complètes des indications bibliographiques, voir en fin d'ouvrage « Références bibliographiques ».

Deux récits types

Je commencerai en relatant deux histoires recueillies dans des collections de contes en langue vulgaire du XVII^e siècle.

La première nous rapporte le cas d'une demoiselle, fille d'officier militaire, que son père a quelque peu négligé de marier car il n'est pas pressé de voir partir celle qui n'est pas seulement une ravissante jeune personne de 18 ans, mais aussi une fine lettrée qui lui

fait une excellente secré-

taire. Un jour qu'elle

se délasse, en com-

pagnie de sa ser-

vante, au jardin

situé à l'arrière

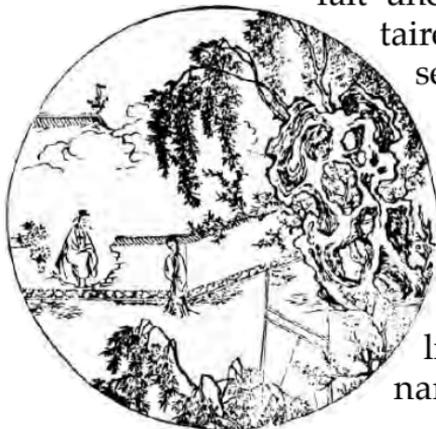
de la maison, elle

est aperçue par

un jeune bache-

lier à la mine ave-

nante, qui passait



par là : c'est que le mur qui clôt la résidence est à moitié effondré, et que cette brèche a permis aux jeunes gens de s'apercevoir ¹. De part et d'autre, c'est le coup de foudre. Comme la jeune fille se hâte de se réfugier dans ses appartements, laissant le jardin momentanément désert, le jeune homme, enjambant le mur en ruines, fait une brève incursion dans la propriété, où il trouve et ramasse le mouchoir qu'elle a perdu en s'enfuyant. La restitution de ce mouchoir, que la jeune fille a envoyé sa servante lui réclamer, sert de prétexte à un premier échange de lettres, qui se prolongera au fil des jours en correspondance suivie, dont la même servante se fera la zélée messagère. Enhardi par l'accueil fait à ses poèmes, de plus en plus suggestifs, le jeune homme parvient à quelque temps de là, en arguant du fait qu'il porte le même patronyme que la mère de la jeune fille, à se faire reconnaître comme un neveu de la maison, où il réussit de surcroît à s'installer tout de bon, ayant persuadé l'officier que son *yamen* (sa résidence) possédait les aises et la tranquillité dont ses études avaient besoin. Soucieux des convenances, l'officier ordonne cependant que le jardin soit dorénavant réservé aux seuls délassements du jeune homme, et en interdit l'accès à sa fille, qu'il

confine dans ses appartements. La claustration, la séparation d'avec l'objet de ses pensées, plongent bientôt celle-ci dans une langueur malade qui donne des inquiétudes pour sa vie. Le jeune homme, se targuant cette fois de connaissances médicales, se fait autoriser l'accès au chevet de sa « cousine », et lui prescrit pour tout médicament... d'être autorisée à faire des promenades au jardin ! Le père, dans sa naïveté, accepte le remède, et les jeunes gens n'ont plus de cesse désormais qu'ils ne s'y donnent des rendez-vous secrets. Ceux-ci sont encore chastes : mais la tante maternelle de la jeune fille, personne complaisante qui lui sert de nourrice et prête une oreille attentive aux engouements de son cœur, marie en secret les deux amants, qui s'engagent ainsi dans un commerce quasi-conjugal sous le toit même du père de la demoiselle. Tante et servante sont les seuls témoins et les discrets complices de la liaison, qui dure un an, jusqu'à ce que le jeune homme apprenne que son père est malade, et qu'il doit retourner au pays. En partant, il fait le serment de revenir au plus vite auprès de sa bien-aimée, pour l'épouser cette fois en bonne et due forme. Mais quand il arrive auprès de son père, celui-ci lui a préparé un mariage avec

confine dans ses appartements. La claustration, la séparation d'avec l'objet de ses pensées, plongent bientôt celle-ci dans une langueur malade qui donne des inquiétudes pour sa vie. Le jeune homme, se targuant cette fois de connaissances médicales, se fait autoriser l'accès au chevet de sa « cousine », et lui prescrit pour tout médicament... d'être autorisée à faire des promenades au jardin ! Le père, dans sa naïveté, accepte le remède, et les jeunes gens n'ont plus de cesse désormais qu'ils ne s'y donnent des rendez-vous secrets. Ceux-ci sont encore chastes : mais la tante maternelle de la jeune fille, personne complaisante qui lui sert de nourrice et prête une oreille attentive aux engouements de son cœur, marie en secret les deux amants, qui s'engagent ainsi dans un commerce quasi-conjugal sous le toit même du père de la demoiselle. Tante et servante sont les seuls témoins et les discrets complices de la liaison, qui dure un an, jusqu'à ce que le jeune homme apprenne que son père est malade, et qu'il doit retourner au pays. En partant, il fait le serment de revenir au plus vite auprès de sa bien-aimée, pour l'épouser cette fois en bonne et due forme. Mais quand il arrive auprès de son père, celui-ci lui a préparé un mariage avec

une demoiselle de grande beauté, de surcroît riche à millions, ce dont il se trouve fort bien : l'amante qu'il a laissée derrière lui n'est bientôt plus qu'un lointain souvenir. Rongée d'inquiétude, sombrant peu à peu dans le doute, puis dans le désespoir, la malheureuse attend, se consume, envoie plusieurs fois un messenger aux nouvelles, et finit par comprendre, quand il lui retourne le mouchoir d'autrefois, que celui qui est parti ne reviendra plus. Elle se donne la mort en se pendant avec un tissu de soie blanche, à laquelle elle a noué le mouchoir. Avant son suicide, elle relate sa triste histoire dans un long poème narratif de plus de cent vers, dit « De l'éternelle rancœur » : il finira entre les mains d'un mandarin qui, touché par le récit qu'il rapporte, et la fin pitoyable de son auteur, fera périr sous les coups le coupable en plein tribunal, réalisant la vengeance que l'imprudent avait appelée de ses vœux au cas où il en serait venu à être infidèle, lorsque, au moment de son mariage secret, il avait prêté serment face au Ciel.

Le second récit nous parle des aventures arrivées à un petit garçon de cinq ans, le plus jeune fils, et fils préféré, d'un ministre des Song (XI^e siècle). À l'occasion du 15 de la première lune, l'enfant est confié à la garde d'un

une demoiselle de grande beauté, de surcroît riche à millions, ce dont il se trouve fort bien : l'amante qu'il a laissée derrière lui n'est bientôt plus qu'un lointain souvenir. Rongée d'inquiétude, sombrant peu à peu dans le doute, puis dans le désespoir, la malheureuse attend, se consume, envoie plusieurs fois un messenger aux nouvelles, et finit par comprendre, quand il lui retourne le mouchoir d'autrefois, que celui qui est parti ne reviendra plus. Elle se donne la mort en se pendant avec un tissu de soie blanche, à laquelle elle a noué le mouchoir. Avant son suicide, elle relate sa triste histoire dans un long poème narratif de plus de cent vers, dit « De l'éternelle rancœur » : il finira entre les mains d'un mandarin qui, touché par le récit qu'il rapporte, et la fin pitoyable de son auteur, fera périr sous les coups le coupable en plein tribunal, réalisant la vengeance que l'imprudent avait appelée de ses vœux au cas où il en serait venu à être infidèle, lorsque, au moment de son mariage secret, il avait prêté serment face au Ciel.

Le second récit nous parle des aventures arrivées à un petit garçon de cinq ans, le plus jeune fils, et fils préféré, d'un ministre des Song (XI^e siècle). À l'occasion du 15 de la première lune, l'enfant est confié à la garde d'un

serviteur de la maison qui l’emmène, juché sur ses épaules, contempler les illuminations et les lanternes de ce soir de fête. Le clou du spectacle a trait à une coutume propre à cette dynastie, qui veut que le Fils du Ciel en personne se montre à son peuple sur le pavillon surplombant la porte du palais, et que tous, hommes comme femmes, ont, en cette occasion spéciale, l’autorisation de porter leurs regards sur l’auguste physionomie de celui qui est venu ainsi partager leurs plaisirs. Dans la presse formidable qui se fait sur le parvis du palais, parmi les clameurs diverses, au milieu des musiciens, des bateleurs et des feux d’artifice, le petit garçon, que son bonnet orné de pierres fines signale comme le rejeton d’une riche famille, ne se rend pas compte tout d’abord qu’il a été enlevé – un gredin l’a en effet fait glisser subrepticement des épaules du serviteur sur les siennes propres. De son côté, le serviteur ne s’aperçoit que son petit fardeau lui semble soudain moins pesant... que pour constater qu’il a disparu sans rémission. Atterré, il fait informer de la terrible nouvelle la résidence de son maître, que remplissent bientôt les pleurs et les expressions de consternation. Seul le ministre, le père de l’enfant, resté à la maison ce soir-là, affiche

serviteur de la maison qui l’emmène, juché sur ses épaules, contempler les illuminations et les lanternes de ce soir de fête. Le clou du spectacle a trait à une coutume propre à cette dynastie, qui veut que le Fils du Ciel en personne se montre à son peuple sur le pavillon surplombant la porte du palais, et que tous, hommes comme femmes, ont, en cette occasion spéciale, l’autorisation de porter leurs regards sur l’auguste physionomie de celui qui est venu ainsi partager leurs plaisirs. Dans la presse formidable qui se fait sur le parvis du palais, parmi les clameurs diverses, au milieu des musiciens, des bateleurs et des feux d’artifice, le petit garçon, que son bonnet orné de pierres fines signale comme le rejeton d’une riche famille, ne se rend pas compte tout d’abord qu’il a été enlevé – un gredin l’a en effet fait glisser subrepticement des épaules du serviteur sur les siennes propres. De son côté, le serviteur ne s’aperçoit que son petit fardeau lui semble soudain moins pesant... que pour constater qu’il a disparu sans rémission. Atterré, il fait informer de la terrible nouvelle la résidence de son maître, que remplissent bientôt les pleurs et les expressions de consternation. Seul le ministre, le père de l’enfant, resté à la maison ce soir-là, affiche

une attitude qui ne laisse pas de déconcerter sa femme : accueillant la nouvelle avec le plus grand calme, il déclare n'y voir point sujet d'inquiétude, et que l'enfant, dont il connaît l'intelligence, réapparaîtra certainement de lui-même – et il ne prend même pas la peine de donner des ordres pour qu'on le fasse rechercher. L'histoire se poursuit en revenant au petit garçon, qui vient de s'apercevoir qu'il a été kidnappé. La première surprise passée, il comprend qu'il a tout intérêt à ne pas montrer son trouble à son ravisseur, sur les épaules duquel il est toujours juché. Sans perdre contenance, et non sans veiller à cacher son bonnet précieux dans sa petite manche, il laisse le scélérat le conduire où il veut, jusqu'au moment où ils passent à portée d'un palanquin que son apparence signale comme celui d'un personnage de haut rang. L'enfant se met alors à hurler à pleins poumons, à la surprise panique du bandit, qui, craignant d'être arrêté, le plante là et disparaît dans la foule. Le palanquin était celui d'un grand eunuque ; ce dernier recueille l'enfant et l'emmène avec lui dans le Grand-Dedans, dans le palais. À cette époque l'empereur Shenzong (r. 1067-1085) était encore sans descendance : l'apparition d'un jeune garçon de belle apparence est interprétée par tous

une attitude qui ne laisse pas de déconcerter sa femme : accueillant la nouvelle avec le plus grand calme, il déclare n'y voir point sujet d'inquiétude, et que l'enfant, dont il connaît l'intelligence, réapparaîtra certainement de lui-même – et il ne prend même pas la peine de donner des ordres pour qu'on le fasse rechercher. L'histoire se poursuit en revenant au petit garçon, qui vient de s'apercevoir qu'il a été kidnappé. La première surprise passée, il comprend qu'il a tout intérêt à ne pas montrer son trouble à son ravisseur, sur les épaules duquel il est toujours juché. Sans perdre contenance, et non sans veiller à cacher son bonnet précieux dans sa petite manche, il laisse le scélérat le conduire où il veut, jusqu'au moment où ils passent à portée d'un palanquin que son apparence signale comme celui d'un personnage de haut rang. L'enfant se met alors à hurler à pleins poumons, à la surprise panique du bandit, qui, craignant d'être arrêté, le plante là et disparaît dans la foule. Le palanquin était celui d'un grand eunuque ; ce dernier recueille l'enfant et l'emmène avec lui dans le Grand-Dedans, dans le palais. À cette époque l'empereur Shenzong (r. 1067-1085) était encore sans descendance : l'apparition d'un jeune garçon de belle apparence est interprétée par tous

comme un signe de bon augure, et l'enfant est présenté dès le lendemain au monarque, qui s'enchant de ses bonnes manières et d'un langage déjà fort choisi pour son âge. Plus étonnant encore, le petit jeune homme indique à son prince, qui regrette devant lui de n'avoir point d'indice qui permettrait d'arrêter son ravisseur, le moyen de le faire : il lui conte comment, au moment où il était sur ses épaules et se laissait balader par lui de par les rues, il s'était saisi d'une aiguille garnie de fils de couleurs que sa mère avait piquée au sommet de son bonnet pour le garantir des influences pernicieuses ², et s'en était servi pour, en toute discrétion, marquer le col du scélérat de quelques points de couture : la police n'aura qu'à rechercher l'homme au col garni de fils de couleur. Stupéfait devant tant d'intelligence, l'empereur fait donner des ordres à la police qui effectivement, parvient à retrouver dès le soir même dans une taverne, grâce à ce stigmat, non seulement le bandit, mais toute sa bande, qui s'était illustrée l'année précédente en enlevant et violant une princesse lors de la même fête. Ils sont exécutés aussitôt, et les minutes du jugement sont transmises à l'empereur. Après avoir passé plusieurs jours sur la « terre interdite », et

comme un signe de bon augure, et l'enfant est présenté dès le lendemain au monarque, qui s'enchant de ses bonnes manières et d'un langage déjà fort choisi pour son âge. Plus étonnant encore, le petit jeune homme indique à son prince, qui regrette devant lui de n'avoir point d'indice qui permettrait d'arrêter son ravisseur, le moyen de le faire : il lui conte comment, au moment où il était sur ses épaules et se laissait balader par lui de par les rues, il s'était saisi d'une aiguille garnie de fils de couleurs que sa mère avait piquée au sommet de son bonnet pour le garantir des influences pernicieuses ², et s'en était servi pour, en toute discrétion, marquer le col du scélérat de quelques points de couture : la police n'aura qu'à rechercher l'homme au col garni de fils de couleur. Stupéfait devant tant d'intelligence, l'empereur fait donner des ordres à la police qui effectivement, parvient à retrouver dès le soir même dans une taverne, grâce à ce stigmat, non seulement le bandit, mais toute sa bande, qui s'était illustrée l'année précédente en enlevant et violant une princesse lors de la même fête. Ils sont exécutés aussitôt, et les minutes du jugement sont transmises à l'empereur. Après avoir passé plusieurs jours sur la « terre interdite », et

avoir conquis par son esprit et sa gaieté charmante l'impératrice et toutes les dames du palais, qui l'ont comblé de cadeaux, l'enfant prodige est rendu par le monarque à son père, qui le voit un beau jour débarquer du char à bœufs du grand eunuque. Au milieu des présents étalés rapportés du palais, parmi lesquels ceux du souverain en personne, la maisonnée entière s'abandonne à sa joie, et reconnaît de bonne grâce que le ministre seul avait eu raison, en disant que son fils reviendrait tout seul au logis.

Notes

1. Pour les références des illustrations, voir en fin d'article « Références iconographiques ».
2. L'enfant fait allusion à ce qu'on peut appeler les pratiques de rattachement, par lesquelles les jeunes enfants reçoivent des ornements symbolisant le souci de leurs parents de les arrimer à la vie, tels que cadenas, colliers, bracelets, fils ou cordons. Voir Père H. Doré, S.J., *Manuel des superstitions chinoises*, Zikawei, 1926, rééd. Centre de Publication UER d'Extrême-Orient, Paris, Hongkong, 1970, p. 11-15.

avoir conquis par son esprit et sa gaieté charmante l'impératrice et toutes les dames du palais, qui l'ont comblé de cadeaux, l'enfant prodige est rendu par le monarque à son père, qui le voit un beau jour débarquer du char à bœufs du grand eunuque. Au milieu des présents étalés rapportés du palais, parmi lesquels ceux du souverain en personne, la maisonnée entière s'abandonne à sa joie, et reconnaît de bonne grâce que le ministre seul avait eu raison, en disant que son fils reviendrait tout seul au logis.

Notes

1. Pour les références des illustrations, voir en fin d'article « Références iconographiques ».
2. L'enfant fait allusion à ce qu'on peut appeler les pratiques de rattachement, par lesquelles les jeunes enfants reçoivent des ornements symbolisant le souci de leurs parents de les arrimer à la vie, tels que cadenas, colliers, bracelets, fils ou cordons. Voir Père H. Doré, S.J., *Manuel des superstitions chinoises*, Zikawei, 1926, rééd. Centre de Publication UER d'Extrême-Orient, Paris, Hongkong, 1970, p. 11-15.

« Rempart » du stéréotype vs/
« mur écroulé » du sujet qui se dit

Comme on le voit, ces deux récits ne présentent a priori pas grand-chose de commun, du moins tant qu'on en reste au niveau de leur contenu explicite. Dans les classifications pré-établies des histoires en langue vulgaire ou des traditions de conteurs, ils ne figureraient pas dans les mêmes catégories – l'un se rattachant à celle des passions amoureuses ou à la thématique « de la belle et du lettré », l'autre à la fois à celle des cas judiciaires et des biographies romancées de personnages historiques. Les deux contes furent publiés d'ailleurs dans deux recueils distincts, à plusieurs années d'intervalle, et ne sont pas dus au même auteur ¹. Pourtant, lorsque fut composée, dans les années 1640, la grande anthologie de récits en langue vulgaire des *Jingu qiguan* (*Spectacles curieux d'aujourd'hui et d'autrefois*), son compi-

« Rempart » du stéréotype vs/
« mur écroulé » du sujet qui se dit

Comme on le voit, ces deux récits ne présentent a priori pas grand-chose de commun, du moins tant qu'on en reste au niveau de leur contenu explicite. Dans les classifications pré-établies des histoires en langue vulgaire ou des traditions de conteurs, ils ne figureraient pas dans les mêmes catégories – l'un se rattachant à celle des passions amoureuses ou à la thématique « de la belle et du lettré », l'autre à la fois à celle des cas judiciaires et des biographies romancées de personnages historiques. Les deux contes furent publiés d'ailleurs dans deux recueils distincts, à plusieurs années d'intervalle, et ne sont pas dus au même auteur ¹. Pourtant, lorsque fut composée, dans les années 1640, la grande anthologie de récits en langue vulgaire des *Jingu qiguan* (*Spectacles curieux d'aujourd'hui et d'autrefois*), son compi-